

MÉTÉOROLOGIE
DU RÊVE

D U M Ê M E A U T E U R

Excès du roman
essai
Maurice Nadeau, 1999

La Cour des adieux
roman
Maurice Nadeau, 1999

Fiction & Cie



Tiphaine Samoyault

MÉTÉOROLOGIE
DU RÊVE

roman

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 2-02-039574-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2000

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Damien
À Jean Louis

Jeu de société

« Camarades-manifestants, vous occupez déjà la partie sud-est du Quartier latin ; il s'agit maintenant pour vous d'étendre la révolution. Vous disposez de dés, de plus de mille barricades, de trois cents pièces représentant des immeubles, des tronçons d'artères, des pâtés de maisons. Après avoir lancé les dés et avancé vos barricades d'autant de points, vous gagnez des quartiers, grâce aux pièces du puzzle remportées. » Le jeu s'appelle « Mai 68 », vous y jouez sur quelques vieux pavés brûlés. Coincés entre le jeu de l'oie et le Monopoly, vous devenez capitalistes en même temps que vous faites la révolution. Les lieux les plus chers ne sont plus la rue de la Paix ou l'avenue Foch, mais le boulevard Saint-Michel ou la rue d'Ulm, vous agrippez le pavé de vos deux mains, le désir de gagner, la peur de perdre, s'il y a une rue que vous voulez c'est celle dite de Tournon, ou la rue Garancière, vous lancez les dés avec des

gestes superstitiels, vous inventez le monde, il est à vous, c'est un jeu d'adresse, ma vie c'est ma révolte, vos idées politiques font pousser vos cheveux, vous poussez devant vous vos barricades comme des oies, vous tenez des immeubles, des quartiers entiers, vous les rendrez plus tard, demain après-demain jamais vous n'avez pas peur de mourir, vous avez entre vos mains des paquets de joie, vous avancez à coups de dés, vous y croyez, entre vos mains des idées à vous que vous partagez avec les autres pour les jeter dans la tempête et reployer la division et passer fiers, vous jetez vos dés avec des gestes de vaisseaux, vous jetez des mots entiers à la mer, mais quoi que vous fassiez vous devenez propriétaires. Déjà un coup de dés pour savoir qui commence, la rivalité s'installe, et avec elle, le désir de posséder surpasse l'ardeur révolutionnaire, le jet des pavés. « Mai 68 », je suis dans le ventre de ma mère. La propriété m'est un miroir.

Je suis dans un lieu plein, soutenue par la rumeur d'un paysage de ruines. À quoi jouez-vous ? Une paroi lisse me retient de votre bruit. Tout ce qui se passera ensuite aura lieu bien après puisque je me prépare à entrer dans le temps, je déciderai de la forme et des lois d'un espace sans réelle profondeur, d'un miroir aux nuages. Tandis que vous continuez à jouer, maîtrisant de mieux en mieux les règles de la société, que

le jeu tient déjà votre mémoire, j'ai vingt ans de moins que vous et pourtant votre mémoire, j'avance en poussant mais rien devant moi, je marche sur vos brouillons en appelant à votre histoire, on m'enveloppe dans votre révolution, *What a day for a daydream*, midi au réveil, un mercredi, vous êtes en juin. Dans certaines rues, les pavés n'ont pas encore été rescellés, le bruit est maintenant dans ma tête, je vous écoute qui m'entendez crier, je sais depuis qu'il s'est passé quelque chose à Grenelle. Je suis un être tremblant, criant et sale, une forme qui à jamais sera mobile, comme passe la couleur d'un ciel. Je me regarderai grandir dans le souvenir de ce qui m'a fait. Mai vient de passer et avec lui mon dernier mois caché dans un univers plein, odeurs sourdes, bruits dans le coquillage, eau et terre mêlées. Mon mois de mai passé, vie commencée en retrait en annonçant tous les sommeils futurs. Vie commencée. Avec lenteur.

Nous nous sommes rencontrés au chevet d'une naissance impossible. Le monde a peur et s'écarte et plie. Nous nous sommes rencontrés sur la ligne de partage des eaux et une brûlure de soleil. Nous avons pris la solitude à notre bord, avec l'exil, les hors-les-murs et toutes nos morts anciennes et ce qui va venir. Cette eau-là rougit et roule nos vieux mots. Je dois sortir. La nuit dernière m'aurait-elle découvert un

rêve prémonitoire? Nous nous sommes rencontrés peut-être dans un zoo avec des désirs noirs et blancs – zèbres. Les sourires que nous faisons à d'autres étaient des impostures. Nous filions loin dans le champ – mulots. Nous avons de ces lignes droites nous conduisant chacun vers notre dépeupleur. Personne ne pose sur sa table de nuit les textes que j'écrirai, je joue trente ans passés à d'imbéciles jeux de dés. J'embaume les roses rouges que mon père apporta. J'embaume le rouge.

J'ai décidé que j'étais le 4 053 298 326^e habitant de la terre vivante. Cela fait déjà un petit peu moins de place pour les autres. Un quart d'heure après ou vingt-cinq ans plus tard, il y a moins de place pour moi. Je voudrais que chacun d'entre vous recommence à lancer des pavés pour me dire que j'existe. Apprendre à courir avant que de savoir marcher, courir avec vous dans la rue Gay-Lussac avant même d'être née. Être l'enfant des barricades, servir éventuellement de petit bois, servir à quelque chose. Il n'y a plus de paroi entre le monde et moi. Je joue ma vie aux dés. Maintenant doublement exposée, aux hasards, à la nécessité, aux interprétations hâtives et aux visages qui changent. Vie en double exposition fragile, percée de part en part par le soleil, vitre cassable derrière laquelle on me voit de travers et mon

désir visible comme une vieille lune oubliée là, de jour, à dix heures du matin, l'été, l'hiver, il fait jour et je prolonge ma nuit. Vous ouvrez la boîte d'un jeu de société dont il n'existe qu'un seul exemplaire. Mes rêves ont la transparence de votre idéal. Les règles en sont les suivantes, édictées en lettres noires sur un fond blanc : « Camarade et résistant lecteur, toi qui lis ce livre peut-être par hasard, joue quelques heures de ta vie, quelques temps de la mienne, avec deux dés. Au besoin, ils sont des pavés pour lapider l'auteur, où poser le livre, à cogner l'un contre l'autre pour faire du feu. » Un chapitre par lancer, si l'on manie le pair et l'impair, la musique des coïncidences, tu auras une chance de me rencontrer, de suivre mes rencontres. Remontées les images de ma naissance et elles sont froides comme un jeu, remisées dans des boîtes à jeux auxquels on ne joue plus jamais. Camarade et résistant lecteur, parviens, si tu le peux, à retarder la mort des personnages, s'ils ne se tuent pas avant, entre eux, auquel cas, tu n'y pourras rien.

Le temps change, au gré des rêves, au gré d'un jeu. Les chapitres suivent par évident hasard toutes les combinaisons faisables avec deux dés. Ces coups de pavés jamais n'aboliront le lecteur qui, au rythme de son lancer, composera une histoire variable comme le temps changeant.

Deux et quatre

Par un soir sans lune

Merlin l'avait compris en survolant la Mongolie-Extérieure. La terre semblait figée dans un temps antérieur, entre les montagnes dont il ne mesurait pas la hauteur, les routes noires ou peut-être des fleuves – il n'arrivait pas à décider – faisaient au paysage des rides très anciennes. Il l'avait compris : je suis un point dans le monde et, autour de ce point, il y a un monde. En rencontrant quelqu'un, ça devenait moins abstrait, on ne rencontrait pas seulement son monde, mais une partie du monde. Quelquefois, une réunion de petites lumières marquait le paysage, comme si l'humanité venait de s'inventer, là, sous ses yeux. D'habitude, il ressentait une grande tristesse en pensant à ces gens qui vivent aux confins ou bien dans les replis d'une terre sans voyageurs. Il avait du mal à calculer les hasards qui faisaient sans doute naître des petits enfants là. L'un d'eux lui montrait

son visage, lui intimant d'aterrir, de le photographier. Jamais son avion ne descendait si bas. Cette nuit sans heure fixe – combien de fuseaux avait-il déjà traversés? – rien de tel, aucune pensée triste ne venait le lécher, il respirait sans peine. S'amoncelaient en lui des millions d'années, il survolait la Mongolie-Extérieure, avec le monde à ses pieds, cacophonie de montagnes et de blanc cassé. Le monde lui apparaissait comme un chaos nouveau, non le chaos des origines, mais quelque chose qui lui semblait correspondre à ce qu'il pensait de la diversité des hommes, celle-là même qu'il poursuivait, en l'enfermant provisoirement dans son appareil, la fixant rarement sur le papier, laissant l'image vivre sa propre vie, déposer du bromure à la surface de l'eau, se disperser et s'évanouir lentement. Il conservait certains visages ainsi près de trois mois puis il jetait l'eau, ils disparaissaient de sa vie. Comme ces rares cités qui s'éloignent. Les enfants y jouent à la Russie, ils n'ont connu que la guerre froide, à la Chine toute proche, à l'Amérique. L'avion dépasse Oulan-Bator, il fait nuit, semble-t-il, depuis des siècles. Merlin relit pour la troisième fois les indications censées le guider à son arrivée. Rien ne prend corps, pas même le mot nord dans Corée du Nord. Il se laisse aller à son sentiment généralisé de l'espace et demande à l'hôtesse une seconde couverture.

Blotti en elle, la couverture, il pense à Garance quand ils font l'amour l'après-midi en creusant un petit tombeau dans le jour. Elle lui donne l'impression de fabriquer de la joie avec ce qu'elle a de sombre. Et son corps se distend dans l'amour, parfois immense oiseau blanc quand elle est au-dessus de lui ou beaucoup plus petit lorsqu'il la pénètre. Il se souvient de quelques-uns de ses mots lorsqu'il lui demande de lui parler, à quoi elle pense et avec lui elle peut répondre à cette question qu'elle trouve autrement insupportable, elle le lui dit souvent. Qu'elle fût brune au début ne lui avait pas particulièrement plu mais ça lui permettait à présent de l'auréoler d'ombre et de la voir en noir et blanc. Mieux qu'en la nuit, l'après-midi lui faisait ressentir ces découpes de la chair et de ses ornements. Quand il pensait ainsi à elle, il rendait hommage à ses récits, et elle, lui écrivant, le vouvoyait. Pourquoi ne parvenait-il pas à se fixer avec elle ? Pourquoi de faire l'amour avec une femme pour qui il éprouvait de l'amour l'obligeait ainsi à partir loin, à n'accepter que des moments qui avaient un début, un milieu et une fin, une saison dans la vie, quelques fragments dans sa vie ? Garance se prolongeait en lui avec sa parole de nuit dans le jour, avec un enthousiasme qui la saisissait comme une violence rentrée. Quand il la construisait à mesure et lui avec, sa parole à elle semblait sortir du fond de son corps,

de là même où il allait en elle, oui il a envie d'elle, sous la couverture de l'avion, et d'un récit qu'elle gardait en réserve, à libérer plus tard, à raconter demain.

Il devine à présent un paysage de flammes. Les terres rouges lui ont toujours semblé chargées d'ancien. Elles font naître brutalement le jour. Il lirait ses lettres à son retour.

Un et cinq

Des nuages, des mers

Vous entrez en lisant rapidement dans mon rêve, vous entrez dans mon rêve intraitable vous entrez ce faisant dans mon rêve, l'espace étroit séparant deux immeubles dans une rue nouvelle, l'identité des autres s'y joue, dans mon rêve.

Vous entriez juste avant à côté de mon rêve, près des squares séparant les immeubles dans les villes nouvelles, dans mon rêve attentif aux écarts de langage, aux arceaux le long de la pelouse, aux graviers.

Vous étiez entré autrefois rapidement dans mon rêve, à la vitesse des trains dans les pays sans gare et en clignant des yeux pour moins le voir, la vitesse vous aveuglait, emportant avec elle toutes vos terres en voyage.

Vous relisez mon rêve avec l'architecture des villes, pas besoin de traité pour entrer dans mon rêve, dans la même ville dont vous nommiez les rues sans peine, le soleil tombait par plaques sur les maisons.

Vous étiez depuis longtemps soupçonné par mes yeux, avant même d'être entré dans mon rêve, en faisant tourner une mappemonde, j'étais tombée sur vous, ce point minuscule où vous vous teniez soudain quand, après avoir tournoyé sans se lasser bien plus vite que le monde, le globe s'est arrêté.

Sur la ligne retenue par mon doigt, la nuit se change en jour et c'est déjà demain. Nous sommes à contre-temps et votre temps me manque. Je m'éloigne de la mappemonde immobile. C'est comme une ville entière et morte qu'il y a entre nous maintenant.

Je n'écrirai ni sur vous ni sur nous qui n'existerons jamais, mais j'entrerai dans cette ville morte j'y inventerai notre temps mort et notre vie ouverte comme les fenêtres sur les maisons que j'inventerai. Je porte de vous une épaisseur de temps anciens que j'aimerais surprendre entre la mer et moi. Ma tête repose sur cette vieille mappemonde où les continents ne sont pas tout à fait à leur place, ma tête repose sur la mappemonde, elle est tombée sur vous.

Par mon geste si long, je vous ai rencontré, vous occupiez votre place à vous, qui ouvrait mon atlas et retournait ma terre. Vous cadriez des paysages, figures présentes dedans les modifiant, vous modifiez leur insertion, fixant des bornes vagues à leurs visages comme le trait fin sépare les pays sur les cartes du monde et qu'on confond avec les fleuves.

Vous aviez supprimé l'envers de votre rêve, résumé vos voix, réduit la profondeur à des formats standard. Votre regard s'écourtait en $21 \times 29,7$, en 13×15 ou en images diapositives. Vos voyages tenaient tout juste dans un petit carnet et un boîtier. Parfois deux, couleur et noir et blanc, souvent les couleurs seules invitées au banquet de la vie. Après une longue nuit passée à parler, vous aviez les yeux blancs.

Sortir de la vie, y rentrer, faire sortir de la vie provisoire celle qui y entrait, souffrir d'y entrer, j'aurais voulu vous détruire, qui me faisiez découvrir la part la plus obscure de moi-même. J'entendais le dernier cri d'une chanson qui s'achève, je décidais d'une dernière cigarette, qu'elle serait la dernière, avec vous, jusqu'à demain. Ni l'angélisme ni la jubilation ne m'auraient sauvée de votre cynisme.

Vous vous barricadiez derrière votre vertu, mais loin d'imaginer où vous reconduirait notre histoire, vous m'emmeniez dans des lieux interdits, des espaces-paysages cadrés en plusieurs langues, anonymes pourtant, vous y parliez avec les mots du naufrage. Mais quand vous me voyiez sombrer, vous repreniez la langue des prés, le désir des fleurs, la figure dessinée par les nuages aux ciels sans profondeur de nos illusions abandonnées. Vous disiez qu'un jour vous me prendriez en photo, là couchée sur l'herbe dans un lit, les cheveux pleins d'odeurs de lit ou de brins emmê-

lés, que vous m'aimeriez un jour et que ce serait sans fin.

J'étais partie vérifier mon langage dans une ville d'eau où les orages naissent comme les enfants naissent, dans un trouble du liquide et de la couleur. Le rouge y était avec le brun et le jaune tirant vers l'ocre. Chaque rue résumait l'aquarelle, le deuil à l'enfant, la douleur sous forme de pigments. Sa peau avait un goût sucré-salé qui me rendait constamment indécise et son passé tout entier m'était comme une sorte de rire. Je voulais moins embarrasser sa vie qu'embrasser les choses autour de lui. Et c'est un autre vent qui me prenait en chemin. Je défaillais (la faille m'avait définie).

Je me sens torrentielle. C'est un pays (le mien) où quand la pluie arrive, plus elle arrive. J'emporterai avec elle l'épopée de la vie vivante qui a besoin de fondations, le nombre de contrées qu'on traverse en guerrier, celles où l'on se repose de façon temporaire. Je battraï le rythme de crécelle des paysages. J'aurai des passages verts et blancs, où les moulins se tordent avec les arbres. J'aurai la foi que donnent les ciels changeants, j'enverrai des messages par la gorge des pigeons, je voyagerai à dos de cygne, j'aurai des chevets en granit sombre. Les eaux dormantes même m'arriveront en dormant et rien, alors, ne saurait me

